

torité des prélats et des docteurs, comme jadis la puissance européenne du souverain pontife, s'évanouit entre les mains de ces despotes du jour où ils voulurent la détourner à leur profit. Non moins funeste aux mœurs qu'au génie, leur patronage inocula au clergé et à l'art chrétien une honteuse dépravation. Des papes trop préoccupés des jouissances et des gloires de la terre accrurent le mal au lieu de l'arrêter. Ce fut en cette extrémité que les peuples, ayant perdu le respect et l'amour de leurs pasteurs, firent appel pour la réforme de la chrétienté, non plus à l'autorité des conciles, mais à celle de prêtres et de moines rebelles, et voulurent comme les rois façonner la religion à leur fantaisie. Ainsi se livrèrent-ils pieds et poings liés aux caprices de quelques hérésiarques, aristocratie intellectuelle pire que la féodale. De même que les violences des grands seigneurs avaient produit la monarchie absolue, de même ce nouveau genre d'excès allait rendre nécessaire le désarmement des esprits et leur soumission complète à l'État. C'était se punir soi-même et accomplir le mal que l'on se flattait d'éviter. Mais, en réalité, l'épouse de Jésus-Christ, l'Église catholique, apostolique et romaine ne pouvait rester plus longtemps l'alliée des vices païens; il fallait à ce siècle perverti ou une doctrine plus relâchée en harmonie avec ses mœurs, ou une doctrine plus sévère exigeant par la force les vertus que la liberté ne produisait plus. Ainsi de l'hérésie des cœurs naissait forcément l'hérésie des esprits.

LII. La révolution commença en Allemagne, au milieu de jeunes et florissantes universités, auxquelles l'imprimerie prêtait sa puissance merveilleuse. Charles-Quint avait aigri ce fier Empire en y introduisant, comme en pays conquis, ses Flamands et ses Espagnols; la cour de Rome n'y apparaissait plus aux esprits que comme l'instrument de la domination étrangère. Une querelle de moines fut la goutte d'eau qui fit déborder l'indignation générale. Léon X ayant fait réclamer des offrandes et promettre des indulgences pour la construction de Saint-Pierre, les augustins en voulurent aux dominicains, favorisés de

cette mission; un des leurs, Martin Luther, fut chargé de satisfaire leur jalousie, et leva sous ce prétexte le drapeau de l'hérésie. Jeté dans le cloître par la terreur de Dieu plus que par son amour, cet orgueilleux n'avait pas trouvé la paix dans les jeûnes et les macérations où son zèle inquiet aimait à surpasser les autres. Après avoir essayé de vaincre Dieu par sa vertu, il osa se vanter d'y être parvenu, reconnut le vide de ses œuvres, que la charité ne vivifiait point, et y renonça comme superflues. Puis, appliquant aux autres cet argument auquel les misères du temps ne donnaient que trop de prise, il attaqua successivement les dominicains, les indulgences, la confession, le saint sacrifice de la messe, l'autorité des évêques et le célibat des prêtres (1517).

LIII. Flattant toutes les passions et leur lâchant la bride, l'audacieux apostat eut bientôt pour lui Charles-Quint, bien aise de l'opposer au pape; les grands, avides des biens de l'Église et ennemis de son inflexible morale; la multitude, entraînée en partie par l'appât d'abbayes et de trésors à piller, en partie par les vagues espérances que donne la nouveauté. De là étaient sorties ces deux hordes furibondes, déchainées l'une contre la France, l'autre contre Rome. Bientôt les hérétiques s'en prirent aux châteaux, aux seigneurs, à l'Empereur lui-même. Il fallut s'arrêter sur cette pente dangereuse. Luther, qui avait encouragé les soulèvements populaires, n'eut pas honte d'approuver le massacre des paysans rebelles. Pour mettre un frein à l'anarchie des opinions, il ne recula point devant la plus criante inconséquence, et imposa aux consciences, que la veille il prétendait affranchir de toute autorité, le joug d'une confession, rédigée à Augsbourg en compagnie de quelques disciples fidèles. L'infailibilité du moine renégat ne pouvait séduire que les âmes aveuglées par la passion ou par l'intérêt. Mais leur nombre grossissait tous les jours. Charles-Quint, qui avait longtemps dédaigné le péril, fut obligé d'abandonner la conquête de la France et de tourner ses armes contre l'hérésie. Déjà il n'était plus de force à l'éteindre. Transigeant avec elle,

il récusait contre Luther les condamnations du pape, osa s'ériger à son tour en juge spirituel, et, en attendant le prochain concile, fixa jusqu'à quel point d'erreur les novateurs pourraient encore se dire chrétiens et faire partie du saint-empire germanique. Cet intérim ne fit qu'ajourner la guerre civile, et laissa l'Allemagne partagée en deux camps égaux. L'Église y conserva à peu près les frontières de l'ancienne domination romaine; le midi, plus voisin de l'Italie et depuis longtemps dévoué à la maison d'Autriche, resta catholique; le nord, comme inspiré de la vieille haine des Germains et des Saxons, devint tout entier protestant, et le grand maître des chevaliers teutoniques, Albert de Brandebourg, abdiquant le célibat, jeta à la face de l'Autriche les fondements d'une puissance rivale, le futur royaume de Prusse.

LIV. Les princes de Danemark et de Suède suivirent cet exemple. Dans leur éloignement, les peuples simples et ignorants de ces froides contrées reçurent avec crédulité les accusations portées contre la cour de Rome, et se laissèrent persuader qu'en chassant ses évêques et ses moines ils reviendraient plus facilement aux vertus des premiers chrétiens. Même partage dans les Pays-Bas: au sud, les vieilles cités de Belgique, Gand, Bruges, Liège, gardèrent leur foi; au nord, les Hollandais, fils des Frisons, voulurent être indépendants de Rome et de l'Espagne. L'Angleterre, que ses guerres civiles avaient tenue isolée du continent, ressemblait encore, par l'intégrité de ses institutions et par une barbarie primitive, à la France de Philippe le Bel. Le roi Henri VIII se piquait de piété, et écrivait pour défendre la vérité, mutilée par Luther. Le démon de la luxure se vengea de ce fier théologien, et lui tendit un piège. Comme plus d'un prince du moyen âge, il voulut changer de femme. Encouragé par de serviles évêques, excommunié par le pape, il se révolta, et, réalisant le rêve de Charles le Sage, il se proclama pape lui-même, entraîna son royaume dans le schisme, immola les prêtres qui résistèrent, et récompensa les autres en leur permettant de se marier (1534).

LV. Ces défections consommées, il ne resta

au saint-siège que l'Espagne et l'Autriche, qui menaçaient son indépendance; l'Italie, envahie, opprimée par l'étranger; enfin la France, tout occupée de plaisir et se jouant des choses les plus saintes. Ainsi en quelques années deux pontifes de la famille des Médicis virent la plus jeune partie de l'Europe secouer leur autorité, tandis que l'autre restait gagnée par des vices élégants et raffinés. La chasteté des prêtres et la sainteté du mariage, fruits de plusieurs siècles de combats, étaient d'un côté hautement abolies, de l'autre secrètement foulées aux pieds. Tant il est vrai que pour la défense de l'Église l'éclat des lettres et des arts ne remplace pas l'éloquence de la vertu!

LVI. Au milieu de cette tempête, François I, ne croyant pas qu'elle pût l'atteindre, jouissait des embarras suscités à Charles-Quint et à son allié Clément VII. Par ses ambassadeurs, il félicitait les princes protestants d'Allemagne; par ses universités, il faisait approuver la rébellion du roi d'Angleterre; pour lui, moins sérieux et moins féroce dans ses passions que le sauvage Henri VIII, incapable de soutenir dans ses États le rôle de grand pontife et ne cherchant pas à abriter ses faiblesses sous le voile du mariage, il restait catholique à condition que l'Église fermât les yeux sur sa conduite. Le concordat lui suffisait. Autour de lui un clergé facile et dévoué conciliait également un reste de devoir avec le luxe et les plaisirs du jour. Évêques et abbés dépensaient leurs revenus en châteaux, jardins, équipages, passaient à la cour les trois quarts de l'année, et se disputaient humblement les faveurs du roi. Tandis que l'Allemagne proscrivait jusqu'aux arts en haine de l'Italie, la France, au contraire, se sentait de plus en plus attirée par les charmes de ce beau pays. François I faisait venir de Florence le peintre André del Sarto et le sculpteur Benvenuto Cellini; Bologne lui envoyait le Primatice pour embellir les galeries et les jardins de Fontainebleau, et pour construire, non loin de la Loire, le château de Chambord. Ce dernier édifice, délicieuse forêt de tours et de tourelles, surpassait encore les merveilles que le nouveau con-

Espagnols, ne parlant que de démembrer le royaume, entraient en Provence. Plus prudent que de coutume, le roi donna l'ordre de détruire vivres et fourrages et de dévaster le pays jusqu'à la Durance, derrière laquelle il massait des troupes. Toujours braves quand il s'agissait de repousser l'ennemi, les habitants s'exécutèrent avec un patriotique enthousiasme, brûlèrent eux-mêmes leurs villages, et pour se venger eurent bientôt à poursuivre un ennemi affamé et fugitif. A sa suite, François I allait rentrer en Italie et y éprouver peut-être un nouveau désastre, quand il apprit que les Impériaux étaient en Picardie, et que soixante-douze canons battaient en brèche les murs de Péronne. Il revint en toute hâte, n'espérant plus sauver cette place, à peine défendue par six cents hommes et à bout de munitions après deux assauts repoussés. Mais son compagnon de gloire à Marignan, le fidèle Guise, l'avait devancé. Prenant avec lui son fils de dix-neuf ans, le jeune d'Aumale, il était accouru au secours des assiégés. Nouveau Gédéon, il avait donné à l'ennemi une alerte nocturne par un grand bruit de tambours et de trompettes, et, à la faveur de ce stratagème, il avait jeté dans la place, d'un côté mal gardée, quatre cents hommes d'élite portant chacun dix livres de poudre. Péronne était sauvée. A leur tour épuisés, les Impériaux levèrent le siège. Au nord comme au midi, Charles-Quint voyait ses espérances déjouées.

LXIII. Les réformés d'Allemagne et de Hollande le menaçant d'une prise d'armes, et l'or d'Amérique ne suffisant pas à vaincre tant d'ennemis, il fut contraint pour la première fois d'accepter une paix désavantageuse, consentit à une trêve de dix ans, promit à François I le Milanais pour un de ses fils, et sollicita le droit de passer en France pour aller étouffer une révolte dans les Pays-Bas. Le roi s'estima heureux de cette occasion de fêter et d'héberger son rival; il lui fit en hôte magnifique les honneurs de Paris, et ferma l'oreille à tout conseil de trahison. Moins généreux, l'Espagnol abusa de cette hospitalité. Comme pour venger son aïeul Charles le Téméraire, joué à Péronne par Louis XI, il

noua au foyer qui l'abritait de criminelles intelligences. Une dame célèbre par une longue faveur, mais alors éclipsée par des grâces plus jeunes, la duchesse d'Étampes, lui vendit les secrets qu'elle possédait et son alliance pour la prochaine campagne. Sûr d'être tenu au courant de tout, Charles-Quint refusa de se dessaisir du Milanais, laissa assassiner à Pavie deux ambassadeurs français, et conclut une alliance offensive avec le sanguinaire époux Henri VIII, à qui Guise venait de refuser sa fille Marie.

LXIV. Bien qu'en France l'enthousiasme dure peu, et que les choses les plus belles y dégénèrent promptement, l'élan de la dernière guerre n'était pas encore éteint; les milices nationales n'avaient pas complètement disparu, et la haine contre les Espagnols redoublait à la seule pensée de leurs récentes perfidies. Le premier choc eut lieu en Piémont. La victoire de Cérisesoles (1544), qui coûta douze mille hommes à l'ennemi, semblait promettre enfin des succès en Italie. Non loin de là la flotte turque, jointe aux galères du roi, venait de ravager les côtes et de bombarder Nice. Il fallut encore une fois renoncer à ces espérances pour accourir au secours de la Champagne, où quatre-vingt mille Allemands et Anglais prenaient l'offensive. Gouverneur de la province, le duc de Guise en avait soigneusement fortifié les places, et comptait sur Saint-Dizier pour arrêter l'ennemi. Mais son chiffre fut livré par la duchesse d'Étampes; l'Empereur fabriqua ainsi une fausse dépêche, qui ordonnait à la place de se rendre. Guidé par cette main perfide, il entra également à Épernay, puis à Château-Thierry.

LXV. Le péril approchant, les Parisiens tremblaient déjà; pour les rassurer, il fallut que le roi parcourût les rues à cheval, en compagnie du duc de Guise. Tandis que ces deux fiers et riant visages dissipait la peur, l'empereur s'amusait à des sièges; les Anglais prenaient Boulogne, et donnaient à l'armée française le temps de se grossir. Bientôt elle fut en force. Les rangs ennemis, au contraire, commençaient à s'éclaircir; l'automne s'avancait; les routes devenaient mau-

vais, et pouvaient rendre d'un moment à l'autre une retraite désastreuse. Ainsi Charles-Quint avait beau à chaque campagne augmenter de vingt mille le nombre de ses soldats, sauf quelques places prises par trahison, il ne parvenait pas à entamer la France, et l'art de la guerre, encore dans l'enfance, ne pouvait fournir au plus riche et au plus puissant souverain du monde les moyens de dompter une province résolue à se défendre. Il se hâta de devancer l'hiver et de profiter de ses conquêtes pour obtenir une paix avantageuse. Par le traité de Cambrai, les Français avaient renoncé au Milanais en faveur des Sforza; cette fois, pour recouvrer les places de Champagne, ils l'abandonnèrent définitivement aux Espagnols, et, comme rançon de Boulogne, ils donnèrent à Henri VIII huit cent mille écus d'or (1544).

LXVI. Pendant que la guerre prenait à François I le temps que lui laissaient ses plaisirs, l'hérésie, dont il s'était fait l'allié au delà du Rhin et qu'il avait quasi encouragée dans ses propres États, avait fait sous une nouvelle forme d'effrayants progrès. Certes, la France n'avait que faire d'une morale plus relâchée, telle que celle de Luther ou de Henri VIII. De l'aveu même des novateurs d'outre-Rhin, depuis la prédication de ce nouvel évangile le débordement des vices avait redoublé autour d'eux, et, découragés, ils n'avaient plus d'espoir que dans la fin prochaine du monde. Que n'eût-ce pas été dans un pays déjà gangrené? Aussi les réformateurs français cherchèrent à vaincre le mal par une austérité apparente, et à ramener de force la religion à sa pureté primitive. Plus fermes dans leur orgueil que Luther, dédaignant complètement l'amour, sans lequel pourtant les œuvres ne sont rien, ils se complurent en des vertus farouches et hypocrites, et ne reculèrent devant aucune violence pour les imposer.

LXVII. Proscrits pour d'audacieux outrages au culte catholique, quelques-uns d'entre eux se réfugièrent en Suisse. Ce pays, libre derrière ses montagnes, était un asile inviolable, et si le haut de ses vallées conservait pure et intacte la foi du moyen âge, plus bas

venaient s'abriter les bannis de toute l'Europe. Par les cols des Alpes étaient arrivés plus d'un moine apostat, plus d'un cynique professeur échappé de l'Italie; les défilés de la forêt Noire avaient donné passage aux disciples fougueux désavoués par Luther; enfin, aux extrémités du Jura, deux grandes villes, versant à l'Allemagne et à la France leurs beaux fleuves du Rhin et du Rhône, recevaient en échange du dehors le courant des idées: l'une, Bâle, fière de publier les raileries du sceptique Érasme et ouvrant aux luthériens sa cathédrale, déjà célèbre par un concile rebelle; l'autre, Genève, envahie par les hérétiques français, secouant à la fois l'autorité de son évêque, de ses nobles et du duc de Savoie, et jalouse d'être la capitale d'une nouvelle doctrine.

LXVIII. A Genève, en effet, après des luttes sanglantes, et grâce aux hostilités de François I contre la Savoie, les huguenots ou conjurés triomphèrent. Un enfant de la Picardie, Calvin, noté d'infamie pour des vices cachés, y établit son âpre et impitoyable autorité (1532). Accusés d'avoir voulu l'empoisonner, prêtres et religieuses furent chassés; en dépit des libertins, qui se flattaient de jouir désormais à l'aise, la dépense des habits et des repas fut fixée, la danse, les mauvais livres, les jeux de cartes interdits, l'adultère puni de mort. Tous les ans une enquête s'ouvrit sur les mœurs de chacun; la prison et le bannissement étaient les moindres peines; une femme fut brûlée pour une chanson légère; un ami de Calvin, Michel Servet, osa le contredire, il eut le même sort. Peu curieux lui-même du bûcher, le faux Savonarole prit sans élection la présidence du consistoire et le gouvernement de la ville; rien, ni dans l'État ni dans les consciences, ne dut se soustraire à sa sainte domination. C'est ainsi qu'il rédigeait du premier coup sa confession d'Augsbourg et se faisait l'arbitre sans appel des choses divines et humaines, juste récompense de ceux qui avaient prétendu s'affranchir de l'Église.

LXIX. De la ville où ce despote régnait si durement sa doctrine s'étendit au loin, et surtout en France, avec la souplesse inhé-

nétable de Montmorency et les cardinaux de Bourbon et de Lorraine élevaient à Chantilly, à Gaillon, à Meudon. Alliant la légèreté gothique à l'élégance italienne, l'architecture française soutenait, aux gages des grands de la terre, sa vieille réputation acquise au service de Dieu.

LVII. Le roi alternait entre les bords de la Seine et ceux de la Loire, promenant de l'une à l'autre son attirail de chasse et de tournois, ses amis de plaisir et les dames de sa cour. S'il revenait à Paris, c'était en pourpoint broché d'or, escorté de dix à vingt mille cavaliers. Sous sa main la capitale reprenait un éclat depuis longtemps inconnu. Ce n'était plus seulement, comme au temps des Valois, un théâtre de joutes féodales, mais, à l'exemple de Florence, un foyer de science, d'esprit et de bon goût. Bien que la France comptât dix-huit universités, celle de Paris réunissait encore à elle seule vingt-cinq mille étudiants, et ouvrait aux écoliers pauvres les places gratuites de soixante-douze collèges. Ami des lettres, le roi encourageait les auteurs, favorisait leurs essais, soutenait leur audace. Les quatre facultés opposant leur routine et le culte d'Aristote à toute idée nouvelle, les chaires du collège de France s'ouvrirent au grec, à l'hébreu, à la législation, à la philosophie; et, sous le voile de la folie, le satirique Rabelais put attaquer avec une âpre verve les abus du temps. Or, dans la prose de ce joyeux buveur, comme dans les mœurs de la cour, la corruption italienne se retrouvait plus grossière et plus brutale encore qu'au delà des Alpes. A côté des jouissances de l'art, les beaux esprits avaient emprunté à Florence ses débauches et ses orgies, et sur les traits de François I, tels que les a peints le Titien, se reflétaient les passions d'une nature vigoureuse mais sensuelle, initiée à tous les secrets d'un peuple vieilli. Ainsi, à moins d'être rajeunies et passées au crible, les intelligences risquaient encore une fois, comme au siècle de Philippe le Bel, de voir leur éclat passager s'éteindre dans la fange.

LVIII. Même cynisme en politique. Sans doute pour tenir tête à Charles-Quint il fallait des ressources nouvelles; car, au lieu d'une

guerre peu coûteuse, faite, comme celles de Louis XII, avec vingt ou trente mille hommes, il s'agissait de défendre toutes les frontières et d'avoir sans cesse trois ou quatre armées sur pied. Mais le luxe de François I ne coûtait pas moins cher que ses exploits, et ce prince prodigue se passait des états généraux et du consentement national pour augmenter les impôts aussi hardiment que Louis XII pour les diminuer. Bien que la taille fût quintuplée depuis son avènement, il avait recours pour trouver de l'argent aux plus fâcheux expédients. La cupidité, docteur en stratagème, lui fit inventer la loterie, misérable moyen de surexciter et d'exploiter la passion du jeu. Les élections judiciaires furent supprimées, et les magistrats obtinrent le droit de transmettre leurs charges moyennant une somme payée au trésor. La vénalité des offices une fois admise, le roi les multipliait à plaisir, sans autre but que de les vendre. Le parlement protesta de tout son pouvoir contre ces mesures tyranniques, qui le frappaient spécialement, et qui, en lui promettant une hérédité coûteuse, mettaient ses sièges à l'encan, introduisaient dans son sein des parvenus sans mérite, et ravivaient les abus déracinés par saint Louis. Sa voix ne fut pas écoutée; le roi vint en personne briser cette résistance, et fit enregistrer de force ces édits: exemple que ses successeurs n'imitèrent que trop sous le nom menteur de lits de justice.

LIX. Ainsi se continuait l'œuvre de Louis XI. Le pouvoir se concentrait de plus en plus entre les mains de la royauté; en attendant le tour des institutions municipales, les libertés générales achevaient de disparaître. Le peuple en faisait joyeusement le sacrifice, et aimait à retrouver dans son prince ses défauts de prédilection. Les progrès du bien-être, du commerce, de l'industrie, ne faisaient qu'augmenter cet aveuglement; car, chose triste à dire, le malheur est plus puissant que la prospérité pour rappeler les cœurs à la reconnaissance envers le Ciel et à l'amour de la vertu. Au milieu de cette funeste sécurité, quelques rares novateurs, suscités par l'exemple de l'Allemagne, s'agitaient dans l'ombre

et murmuraient aussi le grand mot de réforme. François I leur prêtait son facile appui, et les défendait contre les rigueurs du parlement ou de la Sorbonne. Quoique bien près d'éclater, l'orage lui semblait lointain. D'ailleurs il se faisait gloire de mépriser tous les périls.

LX. Pendant le rival de cet insouciant vivant au jour le jour, Charles-Quint, travaillait sans relâche à réaliser ses rêves de domination. Se flattant encore d'écraser les protestants s'il le voulait, il les tenait suspendus comme une menace sur la tête du pape, laissait à son frère Ferdinand le soin de pacifier l'Allemagne et de tenir tête aux Turcs, s'emparait du Milanais, héritage des Sforza, et préparait en Italie, en Flandre et aux Pyrénées, de nouvelles armées pour défendre, s'il le fallait, cette belle et importante acquisition. Complice de son ambition, l'Espagne lui

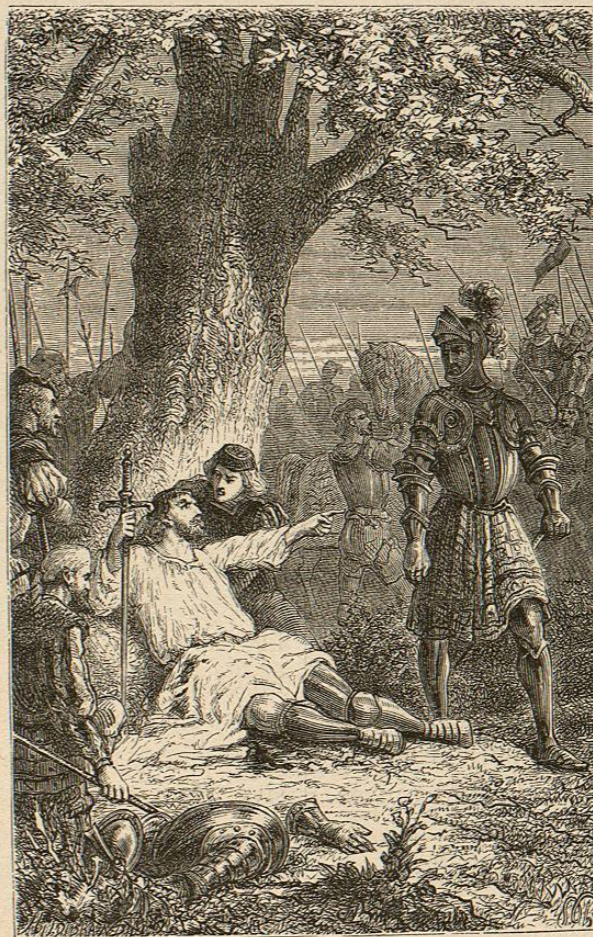
donnait toujours ses meilleurs soldats; à ce comble de puissance, cette brave nation succombait avec son prince à un orgueil intolérable et à une odieuse cruauté. Si d'une main elle prenait Tunis, bombardait Alger et châtiât comme autrefois les féroces musulmans, de l'autre elle tenait Clément VII en une injurieuse captivité. Les peuples d'Amérique, que Colomb avait prétendu convertir à l'Évangile, s'éteignaient victimes de traitements qui faisaient pâlir la barbarie des Turcs; pour les remplacer, les conquérants inventaient la traite des nègres, et arra-

chaient à l'Afrique ses pauvres et rudes enfants. A la honte d'un peuple chrétien, l'esclavage, qu'il avait fallu tant de siècles pour abolir, renaissait dans ses colonies, et si la France était païenne de jeux et de plaisirs, l'Espagne ne l'était pas moins de tyrannie et d'inhumanité.

LXI. Entre les deux princes qui se disaient fils de l'Église, et qui lui témoignaient leur dévouement d'une si étrange façon, Clément VII avait toujours penché pour le moins puissant et nourri l'espoir de voir François I se relever de ses défaites. A la première occasion, il renoua son alliance avec lui, et lui donna pour son fils Henri sa nièce, Catherine de Médicis, qu'il amena lui-même à Marseille. C'était déclarer la guerre à l'Empereur et devenir du même coup l'allié des Turcs et des protestants. Mais Charles-Quint n'était-il pas encore plus menaçant pour lui que les hérétiques

qui affligeaient son cœur de pontife, ou que les infidèles qui ravageaient les bords du Danube? François ne s'était pas montré plus scrupuleux pour s'entendre avec eux contre l'ennemi commun. A son instigation, le sultan Soliman préparait une invasion contre la Hongrie, et les réformés d'Allemagne élevaient chaque jour plus haut leurs exigences. Pour lui, il se hâtait d'armer ses frontières, et, las de marchander des Suisses ou des lansquenets, il levait quarante mille hommes de milice nationale.

LXII. Il était temps, car déjà soixante mille



Mort de Bayard. (P. 212.)